

**LE PRINCIPE D'UBUNTU (« JE SUIS PARCE QUE NOUS  
SOMMES ») ET LA RESIGNIFICATION DE L'HUMAIN**  
**Par Francisco Tomás González Cabañas, Philosophe argentin**

Tout comme nous ne choisissons pas le corps, ni le lieu, ni le moment dans lequel nous sommes lancés dans l'existence ou naissons, nous ne choisissons pas non plus quand nous croyons le faire ou quand on nous dit de le faire. Nous pouvons encore moins choisir ce qui peut ou non arriver, frontières hors de notre propre individualité, même si c'est le piège séduisant de l'impossible du collectif. Le problème du choix, comme s'il s'agissait d'un problème simple en soi, n'est pas tant ce que nous pensons choisir, ou ce qu'on nous dit de choisir, mais tout ce que nous arrêtons de faire ou que nous n'avons pas fait en y consacrant du temps et en y consacrant du temps. Efforts pour les prétendues élections. L'exemple est convaincant. Au lieu de lire ces lignes, vous pourriez faire une liste inimaginable de choses que vous arrêtez de faire lorsque vous pensez prendre une certaine décision à un moment donné. En même temps que nous croyons que rien ne se passe, selon les termes anciens, avant le confinement, le monde nous montre, à travers le reste de ses espèces, tout ce qui se passe (animaux en mouvement, paysages clairs) à travers notre non-mouvement.

La réponse automatique, à la fois sévère et vénale, peut-être la conviction simpliste que nous ne devrions donc rien faire. Ce n'est pas très loin de ce que proposent les cyniques et leurs dérivés actuels, qui pourraient être inclus dans ceux qui propagent l'adage « ce qui arrive, s'adapte ». Cependant, la procédure proposée ici invite à une approche sous une autre perspective. La prétention à la possibilité de choisir est, en quelque sorte, inaliénable. Peu importe que nous puissions ou non atteindre cet objectif, celui de croire que nous pouvons enfin choisir, ce qui est radicalement essentiel est que nous avançons vers lui, c'est-à-dire que nous nous conduisons vers un sens, sans hésiter. La question devient alors déterminante : quand nous nous dirigerons vers un tel endroit dans la recherche de capturer la possibilité de choix, qui

n'est ni plus ni moins que la traduction finale de notre raison ultime d'être humain ; vivre pleinement l'expérience de la liberté, même si pour cela nous devons nous restreindre à l'essentiel (comme bouger, quand on nous présente la collusion des droits face aux crises sanitaires, dans un système conceptuel occidental qui profite de la plénitude apophtique qui établit et propose).

Le cadre symbolique de ce montage scénographique où nous croyons choisir réside précisément dans notre institution politique, à laquelle s'il lui manque une chose, c'est la capacité de choisir. Pour cette raison et à force de nous vanter, de vilipender l'absence, pour le dire en termes verbaux ou sémantiques, nous nous disons, nous nous convainquons que nous nous sommes donnés une sorte d'élection démocratique, où nous élirions non seulement nos dirigeants, mais aussi, nous choisirions ce qu'ils devront faire une fois au sein du gouvernement.

Si les tragédies communes et partagées nous sont utiles, c'est pour confirmer que les réponses, les mécanismes et les réactions sont partout les mêmes, unifiés dans le cadre qu'ils ne peuvent pas contre un mal qui arrive, leur capacité d'atténuation aurait pu être prévue. Ou des dommages atténués.

Ceux d'entre nous qui en sortent indemnes ou moins touchés devraient, une fois pour toutes, remettre en question précisément la valeur de la politique et la manière dont elle nous propose ce que nous sommes censés choisir.

Comme nous le savons, nous croyons savoir ou tout fait de la réalité le présentera comme irréfutable, aucun de nous n'a choisi, et nous ne le ferons pas non plus, et nous ne pourrions pas le faire, nos dirigeants, et encore moins ce qu'ils devraient faire. faire une fois, ce que certains d'entre eux, parviennent (par des voies, des raisons et des motifs différents mais qui ne sont pas directement ou exclusivement liés à l'élection qu'ils nous font croire comme décisive) au domaine du pouvoir, de l'administration des affaires publiques, où , comme nous l'avons exprimé, ils n'ont en aucun cas résolu les graves inégalités, l'injustice sociale et les dommages progressifs et peut-être irréparables causés à l'environnement dans

lequel nous devrions continuer à vivre dans d'autres conditions ou dans un autre environnement pour continuer notre existence.

Ce que nous recherchons, c'est qu'à travers cette interface, cette machination représentative, à travers cette question de foi, dans laquelle nous avons transformé la tromperie pour rendre la vie supportable, nous sommes en route vers la fin dans tous ses termes, au sens large. Nous n'avons plus le temps ni la possibilité de continuer à penser dans les termes dans lesquels nous avons pensé, sans abandonner la perspective trompeuse de continuer à prétendre que nous choisissons quelque chose, alors qu'en réalité nous ne pouvons pas le faire. Reconnaître la limite du politique est la seule chose qui nous permettra de continuer à avoir la politique, en tant que dimension ou conceptualisation de l'humain.

Nous appelons cela « l'africanisation démocratique ». Dans un premier temps donc, comme nous le verrons, il ne faut pas sortir d'une telle africanisation, mais simplement et de manière complexe, la resignifier. Le continent où la configuration de la farce électorale est la plus grotesque (pour un observateur, pour un habitant, ce serait horrible) constitue une ruse, mal habillée, de mauvaise qualité et dans un certain degré de misère, est en Afrique. Cependant, tous les villages qui appliquent le manteau occulte de la démocratie souffrent de différentes manifestations de cet africanisme non racheté. Un pays, une province, une municipalité, une ville, une mairie, une commune ou une organisation qui se targue de choisir ses dirigeants, par le biais d'élections, ne cesse pas d'avoir constitué une caste, où ils restent au pouvoir pour toujours, ou le partagent avec leur famille, leurs amis et factions ad hoc, avec des formalismes, plus ou moins formalismes, une fois au gouvernement ou au pouvoir, ils ne choisissent rien non plus, ils exécutent simplement les ordres, ils appuient sur les boutons d'un système qui passe en pilote automatique. Même en période de campagne, lors des élections, dans le rituel dans lequel ils ont transformé les élections, ils ne choisissent ni leurs discours, ni leurs vêtements, ni leurs gestes, ni leurs actions. Tout est défini d'avance, de sorte que de manière salvatrice, face à tant d'impossibilité de choisir quelque chose, se

crée la farce électorale, où des gens qui n'ont pas la possibilité de faire des synapses neuronales, sont perversement disposés à choisir ce qu'ils font en vérité. Ils ne choisiront pas et ils ne choisiront pas.

Ce que nous recherchons, c'est qu'à travers cette interface, cette machination représentative, à travers cette question de foi, dans laquelle nous avons transformé la tromperie pour rendre la vie supportable, nous sommes en route vers la fin dans tous ses termes, au sens large. Nous n'avons plus le temps ni la possibilité de continuer à penser dans les termes dans lesquels nous avons pensé, sans abandonner la perspective trompeuse de continuer à prétendre que nous choisissons quelque chose, alors qu'en réalité nous ne pouvons pas le faire. Reconnaître la limite du politique est la seule chose qui nous permettra de continuer à avoir la politique, en tant que dimension ou conceptualisation de l'humain.

Nous appelons cela « l'africanisation démocratique ». Dans un premier temps donc, comme nous le verrons, il ne faut pas sortir d'une telle africanisation, mais simplement et de manière complexe, la resignifier. Le continent où la configuration de la farce électorale est la plus grotesque (pour un observateur, pour un habitant, ce serait horrible) constitue une ruse, mal habillée, de mauvaise qualité et dans un certain degré de misère, est en Afrique. Cependant, tous les villages qui appliquent le manteau occulte de la démocratie souffrent de différentes manifestations de cet africanisme non racheté. Un pays, une province, une municipalité, une ville, une mairie, une commune ou une organisation qui se targue de choisir ses dirigeants, par le biais d'élections, ne cesse pas d'avoir constitué une caste, où ils restent au pouvoir pour toujours, ou le partagent avec leur famille, leurs amis et factions ad hoc, avec des formalismes, plus ou moins formalismes, une fois au gouvernement ou au pouvoir, ils ne choisissent rien non plus, ils exécutent simplement les ordres, ils appuient sur les boutons d'un système qui passe en pilote automatique. Même en période de campagne, lors des élections, dans le rituel dans lequel ils ont transformé les élections, ils ne

choisissent ni leurs discours, ni leurs vêtements, ni leurs gestes, ni leurs actions. Tout est défini d'avance, de sorte que de manière salvatrice, face à tant d'impossibilité de choisir quelque chose, se crée la farce électorale, où des gens qui n'ont pas la possibilité de faire des synapses neuronales, sont perversément disposés à choisir ce qu'ils font en vérité. Ils ne choisiront pas et ils ne choisiront pas.

Mettre du blanc sur du noir, d'où la nécessité de l'exprimer dans son sens négatif que nous donnons (en vérité, il nous est donné depuis l'occidentalité) à la caractérisation de l'africanité mais auquel, à partir de la déconstruction ou de la décolonialité que nous entendons faire, nous revenons avec l'idée de nous africaniser dans un sens authentique, réel ou digne, afin que nous puissions continuer à avoir non seulement la démocratie, la politique ou le monde, mais l'humanité.

Tout ce qui est observé, dans sa cruelle clarté, sur l'erreur que nous avons de continuer à nous comporter selon la logique de l'auto-illusion consistant à ne pas reconnaître que nous ne choisissons pas certaines choses, peut être vu plus clairement en Afrique, malgré le fait que qui dans tous les villages présentent des symptômes qui nous parlent du même problème.

Pour revenir, pour nous réafricaniser, ou nous réhumaniser, nous devons partir de la base d'un principe africain, l'Ubuntu de la langue Xhosa qui dit : « Je suis parce que nous sommes ». Avoir une conception claire, concise et forte de notre existence, fondée sur une notion collective du corps, est ce qui nous permettra de comprendre la nécessité que l'indéchiffrable du destin, du hasard, de la fortune, soit l'axe directeur pour que de temps en temps, nous avons des représentations concrètes et réelles qui guident nos destinées politiques, sachant que, à travers le hasard imprévisible, quiconque fait partie de la communauté devra être préparé, formé et disposé à gouverner avec force. Dans son esprit, dans son cœur et dans son esprit, tant qu'il y a un nous qui nous rend possible.

